

Fraçoise Fabian
Par désir et par plaisir

Élie Castiel

Number 300, January 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/80927ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Castiel, É. (2016). Fraçoise Fabian : par désir et par plaisir. *Séquences : la revue de cinéma*, (300), 38–41.



Françoise Fabian

Par désir et par plaisir

Comédienne au théâtre, actrice au cinéma et à la télévision. Noble, élégante, entière. Nous l'avons admirée dans **Ma nuit chez Maud**, sans doute le plus beau film d'Éric Rohmer. Elle n'a peut-être pas dominé le cinéma français, mais elle a réussi, par son charisme et sa personnalité, sans oublier sur une sensualité aussi subtile qu'invitante, à lui donner un nouveau souffle. Comme c'était le cas l'an dernier pour Anouk Aimée, Cinemania a honoré, cette année, une grande dame du cinéma de l'Hexagone : Françoise Fabian, incontournable, toujours vraie, au diapason de toutes les époques. Les années 60 comme nous les aimions, hier et aujourd'hui. Rencontre inoubliable et touchante.

PROPOS RECUEILLIS ET TRANSCRITS PAR ÉLIE CASTIEL

Théâtre, télévision et cinéma confondus, votre parcours professionnel compte un nombre impressionnant de rôles.

Je ne compte plus. Sur ce point, vous êtes sans doute en mesure de savoir plus que moi, car très vite, on cesse de compter. En parallèle au cinéma, j'ai fait beaucoup de théâtre et de télévision. J'ai vécu, en quelque sorte, une époque sportive tant il fallait travailler fort pour que le jeu transpire la générosité sur scène ou à l'écran. Parmi les nombreux exemples, j'ai endossé les habits de Mata-Hari, de Lady Hamilton et de la sœur de Napoléon. C'était tout de même une période de grâce et de créativité.

C'est donc la piqûre du jeu qui a envahi votre quotidien. Rien d'autre ne comptait. C'est ainsi que les comédiens ne ressemblent pas aux autres, ceux de la vie quotidienne, avec leurs soucis, leurs joies, leurs peines, leurs responsabilités familiales.

Oui, dans un certain sens, je suis tout à fait d'accord. Tout artiste transcende le quotidien, et si on adhère à cette pensée, nous sommes différents même si, dans la vie de tous les jours, lorsqu'on ne joue pas, on rejoint le commun des mortels en devenant des êtres aussi vulnérables que courageux. Il y a un peu

schizophrénie positive dans tout ce va-et-vient entre la vie et la fiction lorsqu'on interprète un personnage. Mais dans le métier de comédien, la sensibilité est toujours en éveil.

Et parfois même dépassée, on dirait même transcendée, car vous devez concilier vie privée et vie professionnelle tout en sachant les séparer au moment opportun.

Oui, exactement. Nous sommes pratiquement des individus dédoublés.

Il y a eu des films d'auteur et puis d'autres, grand public, ce qui est tout à fait normal dans la carrière de la majorité des comédiens. C'est même salutaire. Mais la direction d'acteurs varie sans doute d'un cas à l'autre.

Effectivement, nous expérimentons diverses sensations selon avec qui nous tournons. Divers scénarios, divers récits se présentent à nous; et surtout diverses formes et visions du cinéma. Mais à y voir de plus près, il n'y a pas, pour le comédien, de règles tout à fait précises. On invente parfois dans le moment. Je dois cependant avouer que le théâtre public (et, par extension, le cinéma) voit d'un autre œil le privé, l'avant-gardiste, celui qui ose aller plus loin.

Photos de l'entrevue : Gwendal Lemarchand

En fait, je parlais du cinéma où le même principe s'applique. Entre Godard, admettons, et Pierre Granier-Deferre, les rapports entre réalisateur et comédiens ne sont pas du même calibre. Godard pourrait, à la limite, vous permettre un certain niveau d'improvisation. J'irais jusqu'à dire, souhaité.

En fait, je ne sais pas si je me serais entendue avec Godard. C'est le cas de nombreux autres comédiens. Godard n'a jamais fait partie de ma vie professionnelle.

Mais c'est avec un réalisateur que vous avez partagé votre vie.

En effet, avec Jacques Becker, mon deuxième mari. Dans les années 60, il faisait partie de ces cinéastes qu'on appelait (sans doute à tort) des dinosaures, notamment par les tenants de la Nouvelle Vague qui les méprisaient. Et pourtant, certains comme Becker et Jean Renoir ont réussi à échapper à cette humiliation parce que tout en conservant leur originalité, ils ont quand même défendu certaines idées des cinéastes de la Nouvelle Vague. Je considère d'ailleurs Becker comme un réalisateur de ce nouveau mouvement même si, en voyant de près, il conserve avec fierté des fragments narratifs et esthétiques d'une autre époque, d'où sa sublime originalité. Et sur ce point, il y a aussi Louis Malle.

Mais Malle, tout en épousant certaines formes établies par la Nouvelle Vague, a su imposer son indépendance, évitant de faire partie d'un groupe particulier, en quelque sorte un engagement personnel, sans liens.

Oui, bien sûr, comme le prouve ce beau film où Maurice Ronet tient le plus beau rôle de sa vie. Je l'ai dans la bouche, mais n'arrive pas à l'exprimer...

Il s'agit du Feu follet.

C'est bien ça. Et pourtant, la Nouvelle Vague a rejeté Louis Malle en le taxant d'être un cinéaste classique. Certains de ses films manifestaient des codes proches de ce nouveau cinéma hexagonal. Mais peut-être bien que politiquement, dû à des querelles entre anciens et nouveaux, Malle a préféré faire bande à part. Ce qui est une chose assez bizarre puisqu'il ne faisait pas tant parler de lui dans les quotidiens ou les médias spécialisés.

Vos origines algéro-espagnoles ont-elles influencé votre façon de jouer ?

En fait, je ne suis pas Algéro-Espagnole. Je suis née, certes, en Algérie, mais ma mère est d'origine russe et polonaise, et mon père est Catalan.

Je suppose que vous parlez ces langues.

Pas du tout puisque je suis un pur produit de l'immigration. C'était une époque où l'assimilation et l'intégration à la France accueillante se faisaient en tenant compte que, tôt ou tard, il fallait avoir une connaissance parfaite de la langue française. Ce qui n'est pas le cas aujourd'hui. D'ailleurs, parmi les nouveaux arrivants de cette époque, nombreux sont devenus de véritables hommes et femmes influents de la société française, dans toutes les disciplines de la vie.

Je trouve que ce modèle d'intégration apporte un équilibre sain et salutaire à la nation.

Absolument. La question se pose aujourd'hui: des gens qui arrivent, qui va parler français ?

Dans un autre ordre d'idée, il y a Malle, Buñuel, Rohmer, Rivette, Lelouche, Deville, Ozon. Vous auriez pu continuer à travailler avec des réalisateurs de cette veine. Et pourtant votre carrière s'est étendue un peu partout. Est-ce un parti pris ?

En fait, François Truffaut voulait travailler avec moi et avec Michel Serreault. Mais il est mort trop tôt. Par ailleurs, j'avais trois projets avec mon mari, Jacques Becker. Lui aussi nous a quittés trop tôt. Mais tout en étant très sérieuse dans la pratique de mon métier, j'ai toujours fait ce qui m'amuse d'abord. D'une certaine façon, j'aime le désir et le plaisir. Je désirais jouer, mais il fallait que j'y trouve un certain plaisir. Et il y a quelque chose que peu connaissent: j'ai fait beaucoup plus de théâtre que de cinéma. Quand on me parle de cinéma, on ne parle jamais (ou presque) du théâtre. Évidemment, la scène est un art plus fugitif, et il y a peu de captations. Mais une forme d'expression n'empêche pas l'autre.

Je suis totalement d'accord avec votre remarque. Nous, les critiques (ou journalistes) oeuvrant dans le domaine du cinéma, avons tendance à évacuer le côté théâtre dans la carrière d'un comédien.

Évidemment, on se sent parfois comme des pestiférés. Comme si le théâtre était totalement étranger au cinéma. Et pourtant, il y a une mise en scène, des décors, des essais, des préparations.



Ma nuit chez Maud

Entre le cinéma et le théâtre, dans laquelle des deux disciplines vous sentez-vous plus entière pour aborder un rôle, sans oublier qu'il y a aussi le rôle de la « vie » ?

Moi, je choisis la vie parce qu'elle nous permet de faire autre chose. Elle nous offre tant de possibilités. Si elle est sèche, sans harmonie ni soutien, ça peut se ressentir dans notre jeu; du moins, c'est ce que je pense. Il faut savoir souffrir, il faut savoir aimer. Il faut savoir se donner, prendre, restituer. On est comme des enfants en même temps. Comme des enfants, on aime jouer.

Des êtres à part peut-être ?

Des êtres à part? Oui, il est possible. Mais c'est un peu prétentieux, « des êtres à part ». Quand je suis arrivée à Paris pour me présenter au Conservatoire, ce que j'admirais le plus, c'était de m'asseoir à la terrasse d'un café et de voir les gens passer. Chacun des passants avec ses propres gestes : un avec le dos droit, l'autre avec le dos voûté; une femme élégante, un homme à l'allure candidement altière, des enfants, des amoureux. À Paris, la rue est une vraie leçon de comportement. Quand on s'attache à un personnage, un rôle, c'est comme si on tenait un sac avec toute sa vie dedans.

Il faut savoir souffrir, il faut savoir aimer. Il faut savoir se donner, prendre, restituer. On est comme des enfants en même temps. Comme des enfants, on aime jouer.

Et pourtant, extérieurs à nous, des enjeux sociaux et politiques, même économiques, influencent de près ou de loin nos vies sans qu'on s'y attende.

Ça influence aussi nos choix et sans doute notre façon de les transmettre à travers notre jeu.

Chez les comédiens, qu'il s'agisse de cinéma et de théâtre, il existe un engagement social ou politique.

C'est tout à fait évident. Impossible d'y échapper. Et c'est bien comme ça !

Donc, les comédiens ne sont pas déconnectés de la réalité.

Absolument pas.

Jouer un rôle, c'est participer à une expérience éphémère qui n'existe que le temps que dure le spectacle ou le film.

Oui, parce que ce n'est pas le vrai monde, ce n'est pas la réalité; mais on ne peut pas non plus ignorer notre réalité, notre enfance, notre âge adulte. Ce sont les autres qui nous font. Donc, il faut s'en servir dans ce bagage plein de sensations et de plusieurs vies.



Car le cinéma, comme vous le dites, est un miroir de ce que nous sommes.

C'est ce que je viens de dire. Justement, c'est ce qui explique que, bien souvent, il y a un lien privilégié entre la réalité et la fiction. Il faut passer par le prisme du scénario et des dialogues. Il y a, aujourd'hui, quelque chose qui manque énormément au cinéma : les très bons dialogues. Nous sommes parfois obligés de créer nos propres mots.

S'agit-il d'improvisation ?

Pas vraiment, puisqu'il y a autour de nous un réalisateur ou un metteur en scène. Mais des gens comme Michel Audiard, Jean-Loup Dabadie, qui savent faire parler les gens, se font très très rares.

Est-ce un manque d'imagination ?

Je dirais plutôt un manque de moyens parce que la vie, aujourd'hui, va très vite. Les gens n'ont plus le temps. En fait l'improvisation, ça peut-être, dans certains cas, un art. Lelouch la pratique avec subtilité. Et ça fonctionne.

Mais c'est un pari risqué.

En effet, très risqué, comme c'est le cas chez certains.

Mais il y a peut-être une idée un peu folle selon laquelle, lorsque la caméra et le réalisateur vous regardent, sans compter le reste de l'équipe, il y a quelque chose de chimique qui atteint vos tripes, rejoint votre cerveau et vous pousse à vous exprimer. Quelque chose de difficile à expliquer, mais qui vous permet de faire sortir les mots, les gestes et les émotions.

[Sourire] Vous savez, les enfants, c'est un peu comme ça.



Et pourquoi pas les adultes qui, en fait, sont de grands enfants ?

Les expériences de notre enfance créent notre imaginaire à travers le temps, et dans le cas des comédiens, ce lien est inévitable; mais c'est aussi une technique qui nécessite beaucoup de travail. Il y a une discipline à suivre. Il faut être souple, ouvert d'esprit. Mentalement et physiquement, il faut savoir comment gérer notre for intérieur.

Le cinéma français n'est plus le même aujourd'hui. Êtes-vous en mesure de faire le point puisque vous avez couvert quelques décennies ? Qu'en est-il ?

Je dois avouer que le cinéma d'aujourd'hui compte aussi sur des auteurs: Jacques Audiard, Mathieu Kassovitz, Valérie Donzelli... Mais il faut reconnaître que le cinéma américain a la mainmise sur les cinémas du monde. Il ne faut surtout pas se leurrer. Dans les années 60, début des années 70, le cinéma français dominait, en quelque sorte, et l'italien aussi. Parce qu'il y avait peu d'acteurs, peu de réalisateurs, on les retrouvait partout alors que, de nos jours, la profession est un produit de consommation, mis à part quelques exemples.

Justement, le métier d'acteur était l'œuvre d'une vie; chose rare de nos jours alors que les individus sont prisonniers du temps.

Oui, car les auteurs semblent manquer à l'appel. Et puis, le côté *marché* du cinéma a pris le devant sur le côté artistique et créatif pour justifier sa démarche industrielle.

Entre approche poétique et réalisme social, où vous sentez-vous le plus à l'aise ?

J'essaie de m'adapter aux deux. Ça ne s'invente pas en tout cas, c'est du travail. Là, je viens d'avoir les droits de *Sonate d'automne* d'Ingmar Bergman pour le théâtre. Mais il fallait que je fasse miens tous les sentiments; m'approprier toutes les vertus ou les faiblesses cachées, m'assurer qu'il y ait un lien singulier entre moi et ma fille (dans la pièce).

Du travail et encore du travail ! Alors que le grand public pense que, chez les comédiens, c'est toujours le tapis rouge et les grandes soirées.

Effectivement, car pour atteindre un niveau de perfection et de reconnaissance, il y a un travail laborieux à effectuer, beaucoup de coordination et une discipline de fer. Le grand public a une fausse perception de cette réalité. Le comédien doit toujours se réinventer. Mais tout d'un coup, les sentiments arrivent et on est prêt à recommencer.

Il faut savoir aussi pleurer. Lorsque cela arrive, on se sent alors prêt.

Tout à fait.

Et les femmes dans le cinéma français d'aujourd'hui ?

En fait, je ne me suis jamais posé la question, mais je suis consciente que les femmes ont évolué avec une rapidité bienveillante et dans tous les domaines de la vie. C'est une évolution saine et nécessaire.

[Comme adieu, elle affiche un sourire resplendissant.] 